

Bill Viola

Luc Bourdon

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourdon, L. (2013). Bill Viola. *24 images*, (163), 52–52.

Bill Viola



© Kera Perov

La majorité des cinéphiles ne connaissent pas cet artiste américain reconnu pour la grande qualité visuelle et sonore de ses installations

vidéographiques. Pourtant, ses œuvres seront présentées dans près de 30 musées à travers le monde cette année et, pour ceux et celles qui se souviennent, il a fait l'objet d'une rétrospective au Musée d'art contemporain de Montréal au début des années 1990.

Bill Viola est un précurseur, un pionnier de la vidéo et de l'image en mouvement qui met en scène des corps dormant au fond de barils remplis d'eau, des ombres qui prennent feu, des mirages qui dansent, des reflets qui racontent une histoire à la surface d'une piscine. Sa quête spirituelle est intimement liée à celle de la fabrication de ses œuvres.

Poète bouddhiste du signal électronique, il joue avec la vie, la mort, le feu, l'eau, le sommeil, le rêve... Il bricole des dispositifs élégants qui donnent un sentiment d'étrangeté à des actions banales. Il joue avec simplicité et profondeur en tentant simplement d'entrer en contact avec l'âme de son sujet. Dès lors, il suffit simplement

d'être disponible face à ses œuvres (prendre le temps) pour que la magie opère.

Viola est à l'opposé de Nam June Paik (le pape de l'art vidéo) qui a toujours fait beaucoup de bruit avec les images. Viola nous propose plutôt des objets de méditation basés sur la transformation.

Ses propositions nous bouleversent avec une simplicité déconcertante qui rejoint ce subtil sentiment que nous ressentons à la sortie de la salle de cinéma, soit celui d'être hanté et habité par une œuvre. Dès lors, nous avons l'étrange impression d'avoir nourri notre âme, de faire partie d'un monde et de pouvoir encore vivre des moments uniques et essentiels à la vie. Croiser une œuvre de Viola, c'est méditer, contempler, se laisser surprendre par le jeu du temps qui passe. — **Luc Bourdon**

« Poète bouddhiste du signal électronique, Bill Viola joue avec la vie, la mort, le feu, l'eau, le sommeil, le rêve. »

Lars von Trier



Lars von Trier est un monstre nihiliste qui entretient un rapport quasi tyrannique avec le spectateur, victime consentante de ce sadisme assumé dont le cinéaste danois réaffirme film après film l'inépuisable inventivité. Un clin d'œil à la fois, Lars von Trier nous rappelle pourtant qu'il ne faut pas toujours prendre trop au sérieux les gens qui semblent se prendre très au sérieux. Au-delà de la froide précision de

sa mise en scène, l'auteur possède en effet un étrange sens de l'humour qui explique pourquoi, avec lui, on ne sait jamais trop sur quel pied danser. Cet instant totalement irréel d'*Antichrist* (2009) où un renard se dévorant lui-même annonçait, en se retournant vers un Willem Dafoe complètement déconcerté, que « le chaos règne » cristallise ainsi, de la plus étrange manière possible, l'approche résolument déroutante d'un cinéaste qui, quelques années plus tôt, avait remis en question le contrôle qu'il exerçait sur son film en confiant, soi-disant, la « réalisation » de *The Boss of It All* (2006) à un algorithme informatique nommé Automavision. En rétrospective, même le fameux manifeste Dogme 95 ressemble autant à une ambiguë plaisanterie qu'à un authentique projet cinématographique.

Mais c'est justement cette ambiguïté qui fascine, chez Lars von Trier : ses chefs-d'œuvre sont peut-être de grandioses supercheries, des coups pendables qu'il orchestre avec un malin plaisir. Sauf qu'ils sont si maîtrisés sur le plan formel et intellectuel que l'on

ne peut s'empêcher d'y chercher, toujours, une vérité profonde qui peut-être leur échappe. Splendide fresque apocalyptique sur l'effondrement des certitudes, *Melancholia* (2011) faisait habilement coïncider l'actuel et l'intemporel, l'intime et le cosmique, captant parfaitement l'essence intangible d'une angoisse existentielle universelle. Or, si la fin du monde de von Trier fascine, c'est qu'elle possède une grâce impitoyable, provoque une terreur cathartique en faisant table rase des convictions scientifiques et religieuses – en laissant, au final, l'Homme face à lui-même et face à la destruction totale du sens sur lequel reposait son existence. Certes, Lars von Trier est un monstre nihiliste ; mais il tire de cette force négative l'énergie nécessaire pour bâtir d'éblouissants trous noirs. — **Alexandre Fontaine Rousseau**

« Lars von Trier est un monstre nihiliste qui entretient un rapport quasi tyrannique avec le spectateur, victime consentante de ce sadisme assumé... »